



La Section Clinique de Nantes

2020- 21 :

La structure des discours

Séminaire théorique :

Lecture de J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse* (1969-70), Seuil, 1991, texte établi par Jacques-Alain Miller.

Séance 7, avril 2021 : Lecture des chapitres XII, « L'impuissance de la vérité », et XIII, « Le pouvoir des impossibles ». Lors de la deuxième séance, Lacan lit le texte de sa sixième réponse à la question « En quoi savoir et vérité sont-ils incompatibles ? » que nous trouvons dans « *Radiophonie* ». ¹

De l'impuissance aux impossibles, la noblesse et notre temps

Gilles Chatenay

Jacques-Alain Miller a donné pour titre de la deuxième séance que nous lisons aujourd'hui « Le pouvoir des impossibles ». Lacan parle du pouvoir des impossibles page 217 : « Plus c'est du côté de la vérité que s'attache votre quête, plus vous soutenez le pouvoir des impossibles (...) – gouverner, éduquer, analyser à l'occasion. » À ces trois opérations impossibles, qui correspondent aux discours du maître, de l'universitaire et de l'analyste, il a ajouté une quatrième page 201, celle du discours de l'hystérique – faire désirer : « (...) si le réel se définit de l'impossible (...) voilà ce qui peut nous faire toucher du doigt pourquoi gouverner, éduquer, analyser aussi, et, pourquoi pas, faire désirer, pour compléter par une définition ce qu'il en serait du discours de l'hystérique, sont des opérations qui sont, à proprement parler, impossibles. »

Pourquoi faire désirer est-il un impossible ? Page 205 : « Sa vérité [celle de l'hystérique], c'est qu'il lui faut être l'objet a pour être désirée. L'objet a , c'est un peu maigre en fin de compte, quoique, bien entendu, les hommes en raffolent, et qu'ils ne peuvent pas même entrevoir de passer par autre chose – autre signe de l'impuissance couvrant la plus subtile des impossibilités. »

Qui est impuissant ? – les hommes, qui ne peuvent pas même entrevoir de passer par autre chose que l'objet a pour désirer.

Et quelle est la plus subtile des impossibilités ? Juste avant, page 204, Lacan parle d'Aristote : « Il ne va que dans une voie, celle d'une différence de nature d'où sortirait le bien de l'esclave. (...) Il sent que c'est de ce côté-là qu'il pourrait y avoir quelque chose qui motive le rapport du maître

¹ J. Lacan, « Radiophonie » (1970), *Autres écrits*, Seuil, 2001.

et de l'esclave. Ah, s'ils n'étaient pas du même sexe, si c'était l'homme et la femme, ce serait vraiment sublime, et il laisse entrevoir qu'il y aurait un espoir. »

Quel espoir ? L'espoir qu'une différence *de nature* entre l'homme et la femme motiverait le bien qu'ils, l'homme et la femme, pourraient tirer de leur rapport. Quel rapport ? Disons-le brutalement : le rapport sexuel. Aristote laisse entrevoir l'espoir que le rapport sexuel pourrait exister – *dans la nature*, c'est-à-dire hors langage.

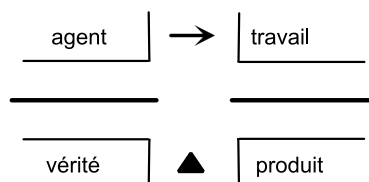
Mais hommes et femmes sont dans le langage.

Et nous avons déjà pu, dans ce séminaire, anticiper des termes que Lacan ne prononcera que plus tard : « il n'y a pas de rapport sexuel ». Il n'y a pas de rapport sexuel, ne serait-ce que parce que les hommes ne peuvent pas même entrevoir de passer par autre chose que l'objet *a* pour désirer. Le rapport sexuel, proposerais-je, est cette plus subtile des impossibilités.

Et il y a autre chose, dans ces lignes de Lacan : le signe de l'impuissance *couvre* l'impossible. Page 203 : « La production n'a, en tous les cas, aucun rapport avec la vérité. (...) Toute impossibilité, quelle qu'elle soit, des termes que nous mettons ici en jeu s'articule toujours à ceci – si elle nous laisse en haleine autour de sa vérité, c'est que *quelque chose la protège*, que nous appellerons impuissance. »

L'expérience de l'impuissance de la vérité *protège* de celle de l'impossibilité. Et si l'impossible, c'est le réel, l'impuissance de la vérité protège contre le réel.

Je reprends ma lecture de la page 203 : « La production n'a, en tous les cas, aucun rapport avec la vérité. » Je vous en propose un schéma, dans lequel le petit triangle noir représente la barrière qui interdit qu'il n'y ait jamais, dans aucun discours, un rapport entre la production et la vérité.²



Mais quelle est cette barrière ? Puisque Lacan dans ces séances lit quelques pages de son écrit « Radiophonie »³, je me permets de le citer dans sa réponse à la question VII, page 445 des *Autres écrits* : « La structure de chaque discours y nécessite une impuissance, définie par la barrière de la jouissance, à s'y différencier comme disjonction, toujours la même, de sa production à sa vérité. » La barrière, c'est celle de la jouissance. Barrière de l'impossible de la jouissance à faire rapport, à faire rapport sexuel. Barrière qui protège du réel de la jouissance.

L'impuissance de la vérité

L'impuissance de la vérité peut se lire il me semble d'au moins deux façons.

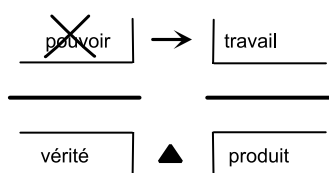
Premièrement, la vérité elle-même, est impuissante. Impuissante à quoi ? Par exemple impuissante à se dire toute. C'est le mi-dire de la vérité, sur lequel Lacan revient à plusieurs reprises dans ce séminaire. Par exemple, lorsqu'il parle de la distinction entre l'énonciation et l'énoncé, page 67 : supposons que j'énonce une proposition. Cette proposition peut être vraie ou fausse, mais on pourra toujours me demander *pourquoi* je l'énonce, pourquoi *en vérité* j'ai

² Le triangle noir est repris du schéma de la page 124.

³ J. Lacan, « Radiophonie » (1970), *Autres écrits*, Seuil, 2001.

posé l'acte de produire cet énoncé, de le dire. Si je réponds, si je dis que « je l'ai dit parce que je voulais etc. etc. », si je réponds, je fais de ma nouvelle énonciation un nouvel énoncé. Et on peut me poser la question – tu dis ça, mais pourquoi ? L'énonciation est impossible à énoncer, la vérité de ce pourquoi on dit ce que l'on dit ne peut qu'être mi-dite. La vérité est impuissante à se dire toute, la vérité est impuissante. Ici Lacan, il faut le noter, critique Freud lorsque celui-ci écrivait que la relation analytique est fondée sur l'amour de la vérité (pages 192-193 et 200) : « s'il y a quelque chose que doit vous inspirer la vérité si vous voulez soutenir [l'acte analytique], ce n'est certainement pas l'amour. Car la vérité, dans l'occasion, c'est elle qui fait surgir ce signifiant, la mort. »

Deuxièmement, la vérité met en scène l'impuissance, colore d'impuissance ce qui, sinon, révélerait l'impossible du réel de la jouissance. *Impuissance* s'oppose à *pouvoir*. En tant que la vérité est une place dans les discours, en bas à gauche, elle frappe du signe de l'impuissance la place du pouvoir, en haut à gauche.



Les différentes lettres qui viennent se loger dans la place de la vérité, S_1 , S_2 , a , $\$$ viennent objecter à la prétention d'occuper la place du pouvoir.

Je me permets, comme je l'ai déjà fait cette année, d'imaginer quelques petites scénettes, évidemment bien trop simplistes.

$$\frac{S_1}{\$} \rightarrow \frac{S_2}{a}$$

« Vous prétendez être le maître, S_1 , votre vérité, $\$$, est que vous êtes divisé, barré : châtré, impuissant. »

$$\frac{S_2}{S_1} \rightarrow \frac{a}{\$}$$

« Vous, universitaire, prétendez être détenteur du savoir, S_2 , en vérité vous vous supportez d'un maître, S_1 . »

$$\frac{\$}{a} \rightarrow \frac{S_1}{S_2}$$

« Vous, hystérique, intimez le maître de réduire votre symptôme, $\$$, en vérité vous en tirez une (petite) satisfaction pulsionnelle, a . »

Vous tous, maître, universitaire, hystérique, pensez occuper la place du pouvoir, vous pensez *avoir* le pouvoir, vous n'en n'êtes que l'agent. Et en français, nous dit Lacan, « l'agent n'est pas forcément celui qui fait, mais celui qui est fait agir. »⁴ ; et il pose la question – qu'est-ce qui, cet agent, le fait agir ?⁵ : où se trouve, en fait, le pouvoir ?

Et l'analyste ? S'il est, pour l'analysant, dans le transfert et pour un temps, sujet supposé savoir, ce qui pourrait être entendu comme le support d'un pouvoir de l'analyste ; celui-ci est, en fait, *objet* du transfert. Être pris comme objet, ce n'est évidemment pas être en position dominante, exercer un pouvoir.

⁴ J. Lacan, *L'envers...*, op. cit., p. 197.

⁵ Op. cit., p. 199.

Acte et désir de savoir

Mais il me faut développer : qu'implique que le transfert se soutienne d'une supposition de savoir ? C'est faire du savoir supposé ce qui, dans l'analyse, est désiré – dans le discours de l'analyste, le savoir, S_2 , est supposé dans le sens qu'il est « en-dessous » :

$$\frac{a}{S_2} \longrightarrow \frac{\$}{S_1}$$

Page 122, Lacan dit ceci : « S'agissant de la position dite de l'analyste (...) ⁶, c'est l'objet a lui-même qui vient à la place du commandement. C'est comme identique à l'objet a , c'est-à-dire à ce qui se présente pour le sujet comme la cause du désir, que le psychanalyste s'offre comme point de mire à cette opération insensée, une psychanalyse, en tant qu'elle s'engage sur la trace du désir de savoir. »

Il n'y a pas transfert que dans la situation analytique – il suffit, pour qu'il y ait transfert, que les partenaires – le professeur et son élève, le médecin et son patient, le chef et son employé, etc. – soient dans des positions inégales. Pour que le sujet sorte d'un transfert sauvage où l'amour et la haine transférentielles l'aveuglent dans son refus de savoir, il faut une opération spéciale, l'acte de l'analyste. Acte par lequel il instaure le discours de l'analyste.

L'acte de l'analyste, comme tout acte authentique, rompt avec le savoir préexistant, en fait rompt avec l'Autre, le grand Autre – sinon, il n'en est qu'une conséquence, une déduction. Et l'acte fonde un nouveau lien social. L'acte, fondamentalement, fait coupure par rapport à l'Autre.

Lacan, dans ce séminaire, nous donne un exemple de l'acte par lequel un analyste introduit un sujet dans le discours de l'analyste : « dites ce qui vous passe par la tête, n'importe quoi. » ⁷ Cela revient, nous dit Lacan, à placer l'analyste en position d'objet, et j'ajouterai, à replacer le savoir, le savoir inconscient, du côté de l'analysant.

Dans l'acte, l'analyste se fait cause, cause et adresse du déploiement de la parole de l'analysant. Mais un autre registre que celui de la parole est en jeu dans l'acte : le réel, la jouissance.

L'acte, la coupure et la jouissance

Page 205, Lacan dit ceci :

« Voilà donc définie la relation entre ces termes [S_1 , S_2 , $\$$ et a]. Celui que je n'ai pas nommé est celui qui est innommable, parce que c'est sur son interdiction que se fonde toute cette structure – c'est à savoir, la jouissance. C'est là que la vue, la petite lucarne, le regard qu'a apporté l'analyse nous introduit à ce qui peut être une démarche féconde, non pas de la pensée, mais de l'acte. »

Page 206 :

« La clé est dans le questionnement de ce qu'il en est de la jouissance. »

« L'important est que, naturel ou pas, c'est bien en tant que liée à l'origine même de l'entrée en jeu du signifiant, qu'on peut parler de jouissance. Ce dont jouit l'huître ou le

⁶ Passage non cité : « — dans des cas d'ailleurs improbables, car y a-t-il même un analyste ? qui le sait ? mais on peut théoriquement le poser ».

⁷ *L'envers...*, op. cit., p. 122.

castor, personne n'en saura jamais rien, parce que, faute de signifiant, *il n'y a pas de distance entre la jouissance et le corps.* »

« C'est à partir du clivage, de la *séparation de la jouissance et du corps* désormais mortifié, c'est à partir du moment où il y a *jeu d'inscriptions, marque du trait unaire*, que la question se pose. »

Je reprends quelques points :

« *La distance entre la jouissance et le corps* », « *la séparation de la jouissance et du corps* » : voici la première coupure, la coupure originelle.

« *jeu d'inscriptions, marque du trait unaire* » : Inscriptions, marque, trait unaire ne sont pas du domaine de la parole, mais de l'écriture – marque, trait, lettres ou chiffres. À plusieurs reprises, dans les pages que je lis, Lacan tient des propos dépréciatifs sur certains usages débridés de la parole, particulièrement à l'égard de la « libération de la parole » qui a été un des slogans de mai 68. On en a eu un exemple dans les prises de parole éhontées lorsque Lacan est venu à Vincennes, le 3 décembre 1969.⁸ Tout au long de ce séminaire, Lacan a décliné ce qu'il avait écrit et dit dans le séminaire précédent, *D'un Autre à l'autre*, « L'essence de la théorie psychanalytique est un discours sans parole. »⁹, « Ce que je préfère, c'est un discours sans parole. »¹⁰ Et l'écrit aura une très grande place dans le séminaire XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant* ».

La marque, l'objet, le trait unaire et la répétition de l'impossible

Je le cite à nouveau, toujours dans la page 206 : « La jouissance est très exactement corrélative à la forme première de l'entrée en jeu de ce que j'appelle la marque, le trait unaire, qui est marque pour la mort. »

Je déploie et interprète le début de cette phrase, dans une succession qui pourrait sembler être chronologique, mais qui se voudrait logique. Il y a, pour Freud, une première expérience de satisfaction pulsionnelle, l'expérience d'une jouissance, d'une jouissance *partielle*. Celle-ci inscrit une marque sur le corps, qui peut être « marque sur la peau » nous dit Lacan.¹¹

Quelle est cette marque ? Cette marque, dirais-je, est *mémorielle*¹² de la jouissance primitive. En tant que mémorielle, et puisque la mémoire est par définition mémoire de quelque chose de passé, elle vient, en tant qu'inscription, à *la place* de l'expérience originelle de satisfaction pulsionnelle partielle. Venant, sur le corps, à *la place* de celle-ci, elle *sépare* le corps de l'expérience originelle, de la jouissance, et l'instaure comme perdue.

Deuxièmement, la pulsion en jeu est pulsion *partielle* : la satisfaction perdue n'est pas celle du corps, mais d'une *partie* du corps : la marque est mémoire d'une coupure dans le corps, qui en sépare une partie et en fait un objet hors corps, l'objet petit *a*.

$$\frac{\text{marque}}{\text{J}} \rightarrow a$$

⁸ *L'envers...*, *op. cit.*, Annexe A., « Analyticon ».

⁹ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XVI, *D'un Autre à l'autre* (1968-1969) Seuil, 2006, texte établi par J.-A. Miller, p. 11.

¹⁰ *Op. cit.*, p. 41.

¹¹ J. Lacan, *L'envers...*, *op. cit.*, p. 55 : « Je parle de la marque sur la peau, d'où s'inspire dans ce fantasme ceci, qui n'est rien d'autre qu'un sujet s'identifiant comme étant objet de jouissance. »

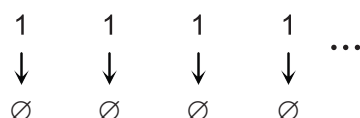
¹² Lacan parle de 'mémoriel' page 92.

Comme la marque est mémoire de la perte d'une satisfaction pulsionnelle, d'une jouissance, l'objet pulsionnel qu'elle produit est lui-même produit comme perdu, manquant.

Mais l'opération de la marque sur la jouissance laisse un reste, le plus-de-jourir.

D'où la répétition de la recherche, à travers l'objet a , de l'expérience inaugurale de jouissance. C'est une recherche à chaque fois décevante – l'objet n'est qu'un semblant, et le sujet n'en obtient qu'une petite lichette de jouissance¹³, le plus-de-jourir.

Si la marque peut exister seule, le trait unaire, par contre, se fonde de sa répétition. La répétition de la recherche est répétition du trait unaire, qui à chaque fois indexe son échec. Un échec, un autre échec, et encore un autre échec. Un, un, un. Ainsi s'introduit le un, que je fais pointer vers la notation de l'ensemble vide qui témoigne de l'échec, de la perte, d'un « il n'y a pas », il n'y a pas la jouissance au rendez-vous (sauf un plus-de-jourir évanescent). La répétition est répétition de l'impossible retrouvaille.



Reste la fin de la phrase, « la marque, le trait unaire, qui est *marque pour la mort*. »

Mourir de honte, les temps de la noblesse

J'utilisais le terme de *mémorial* à propos de la marque et du trait unaire dans le sens commun : on élève un mémorial pour rappeler à la mémoire quelque chose de disparu, et souvent les disparus sont des morts. « Le mot est le meurtre de la chose » a pu dire Lacan en citant Hegel au début de son enseignement. Et il avait ajouté en 1960 que « La jouissance est interdite à qui parle comme tel. »¹⁴ En 1970, il nous faut préciser la proposition, qui portait sur le signifiant en général et particulièrement sur la parole, pour maintenant impliquer aussi la marque et le trait unaire, l'inscription, l'écrit, la lettre et le nombre.

Il faut cependant préciser que le meurtre de la chose n'est pas totalement accompli : d'une part la lettre, dans « Litureterre »¹⁵, en 1971, sera « godet prêt toujours à faire accueil à la jouissance », et d'autre part la parole, comme il l'avancera plus tard, ne sera plus exclusive de certaines jouissances ; dans la parole s'infiltrera le sens jouit, le jouis-sens, la jouissance du bla-bla-bla, et la *lalangue* en un seul mot. La marque, le trait unaire est marque pour la mort, ils mortifient mais produisent un reste de jouissance.

Le mot mortifie la chose donc, mais ce n'est pas ce fil que développe Lacan dans ces pages ; à propos de la mort il nous parle de « mourir de honte ». Quel rapport avec la marque, le trait unaire qui sont « marque pour la mort » ?

Il donne pour exemple du *mourir de honte* Vatel, maître d'hôtel et organisateur de fêtes. Je cite Jacques-Alain Miller dans son cours, en 2002¹⁶ – je remercie Remi Lestien de m'avoir indiqué

¹³ *Op. cit.*, p. 124.

¹⁴ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » (1960), *Écrits*, Seuil, 1966, p. 821.

¹⁵ J. Lacan, « Litureterre », *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 19 : « (...) rien de plus distinct du vide creusé par l'écriture que le semblant. Le premier est godet prêt toujours à faire accueil à la jouissance, ou tout au moins à l'invoquer de son artifice. »

¹⁶ J.-A. Miller, « L'orientation lacanienne », Cours 2001-2002, sans titre, le 5 juin 2002, inédit. «Vatel» a fait le titre d'un film avec Gérard Depardieu. Voir aussi « Note sur la honte », sur internet.

cette leçon. « Vatel passe au service du prince de Condé – c’est avril 1671. Le prince de Condé invite toute la cour à passer trois jours chez lui, c’est Vatel qui doit assurer le service. (...) Il n’en dort pas pendant 12 journées consécutives. (...) Il a prévu une dizaine d’arrivages de poissons et de fruits de mer, voilà qu’il n’en arrive que deux. Il se désespère, se persuade que la fête par sa faute est gâchée, et il monte dans sa chambre et s’y reprend à deux ou trois fois pour se transpercer et mourir, et ainsi laisser son nom dans l’histoire. (...) C’est le nom de Vatel qui vient à Lacan comme l’exemple, le paradigme de celui qui est mort de honte. » Et Jacques-Alain Miller ajoute : « Bien qu’il ne fût pas le moins du monde noble mais, comme Lacan le souligne, un valet, mais un valet inséré *dans le monde où il y a du noble*. »

Deux points que Jacques-Alain Miller développe, me semblent fondamentaux : le nom (le nom que Vatel laisse dans l’histoire), et la noblesse (le monde où il y a du noble). Qu’est-ce qui est atteint par la honte, pour le sujet noble ? L’honneur. L’honneur, c’est ce pourquoi un sujet peut mourir, *décider* de mourir. Mais en quoi l’honneur consiste-t-elle ? Elle consiste à défendre vos idéaux intimes, les idéaux qui vous représentent *en tant que sujet singulier*, et en définitive, votre nom. Votre nom pour l’histoire, y compris pour votre histoire intime, singulière.

Vos idéaux, votre nom, c’est votre signifiant-maître, qui vous représente auprès de vous-même, et pour les signifiants de l’Autre. Pour tout sujet, la noblesse tient aux égards avec lesquels il traite son signifiant-maître.

Le sujet ne doit certes pas être entièrement représenté par son signifiant-maître, mais, nous dit Jacques-Alain Miller, dans l’analyse, il est requis qu’il s’en soucie un peu. Qu’il en prenne soin. Sinon, sa parole risque de se faire éhontée, de verser dans l’ignoble.

« Dans un monde où il y a du noble » : dans quel monde vivons-nous maintenant, quand le discours dominant tente de nous convaincre que l’individu doit suivre son propre intérêt, quand il tente de nous faire croire que notre seul intérêt personnel doit venir en place de signifiant-maître ? Qu’en est-il du noble dans notre monde ? Beaucoup d’entre nous, que nous soyons ou pas en analyse, ne rendent pas les armes face aux diktats délétères des calculs évaluateurs du discours du capitaliste, et le démontrent lorsque la mort se fait trop présente – je pense par exemple à ceux, nombreux, qui ont risqué et continuent de risquer leur vie face à l’actuelle pandémie. Et qui d’ailleurs ont été applaudis pour cela. Par ces applaudissements s’affirmait que notre lien social n’est pas toujours exempt de noblesse. Dans notre monde, il y a du noble.

Gilles Chatenay